

Josette Vallet

Tricoté serré
ou
Le fil d'Ariane

Roman



Josette Vallet

Tricoté serré
ou
Le fil d'Ariane

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4765-4

Dépôt légal : février 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée, ou perdue.*

Phèdre, Acte II, scène 5

Chapitre 1

Elle n'a pas dormi. Toute la nuit, elle s'est retournée douloureusement dans son lit, sur l'alèse caoutchoutée qui justement entretient le malaise.

Vidée, éperdue, désemparée, elle ne sait plus qui elle est.

Ariane l'a trahie et lâchée le mois dernier. Elle lui en veut et sa colère nourrit sa culpabilité. Comment a-t-elle pu lui faire ça, elle, sa mère : mourir tout d'un coup, sans prévenir, sans signe avant-coureur, à cinquante-cinq ans ! Elle n'avait pas le droit de l'abandonner comme ça, elle qui portait cet Inconnu en elle – Les enfants qu'on porte sont-ils toujours des inconnus ? Elle n'en était pas si sûre, cela semblait simple pour d'autres : ces femmes qui soulignent d'une large ceinture rouge leur ventre fièrement tendu en avant, qui ont un visage de madone et qui ont l'air de savoir – Bérénice, elle, avait plutôt envie de se cacher ; elle se trouvait laide, alourdie, inquiète. Elle craignait de ne pas être à la hauteur.

Elle se sent mal, très mal... En elle roulent les mots « cataclysme et apocalypse », elle est incapable d'en tirer à elle le sens, mais ils la bousculent

durement et quand leur bruit inquiétant, et qui lui bat aux tempes s'apaise, c'est que s'insinue en elle une nausée qui progressivement l'envahit tout entière et la submerge.

... échouée sur une plage inconnue...

Bérénice se retourne brutalement, comme on changerait de cap, lisse inutilement le drap qui colle à l'alèse. La nausée ne l'a pas broyée ; elle s'efface à son tour, ou plutôt, se délite, et Bérénice se délite avec elle. C'est comme une sorte de néant qui impose son évidence et qui mord sur elle peu à peu, inéluctablement. Elle ne se sent plus appartenir à ce monde et cela n'a pas d'importance. Les mots eux-mêmes se taisent. Elle ne serait plus qu'un simple élément, fruit du hasard qui voudrait retourner à l'indistinct... Pourquoi pas ? Bérénice est près de consentir, elle glisse, doucement.

Le bébé hurle.

Quelle détresse ou quelle force émane de cette ébauche de vie : deux kilos, à peine, qui s'époumonent, prêts à s'épuiser dans les cris.

D'une main lancée par-dessus le vide, Bérénice essaie d'agiter le berceau pour faire diversion. Elle fait venir à elle, puis reculer, le petit lit transparent et recommence longtemps, toujours... dans un temps qui n'existe pas.

Ariane... Elle voudrait tant qu'Ariane soit là.

Sa mère l'accueillait joyeusement, simplement, sans commentaire ; elle ne la saoulait pas de questions comme sa belle-mère...

Bérénice s'asseyait dans « son » petit fauteuil crapaud un peu en dessous d'elle. Déjà l'eau chantait et bientôt elle buvait à petites gorgées le thé un peu

trop chaud. Elle retrouvait progressivement, avec reconnaissance, au fond de la fine tasse de porcelaine les petites fleurs bleues qui y avaient été dessinées d'un pinceau délicat. Tout était en ordre, elle était rassurée.

– Je n'arrive toujours pas à faire les diminutions !

Pourquoi s'était-elle imaginé qu'elle devait tricoter de la layette ?

Ariane ne disait rien, prenait tranquillement le tricot, bien trop fin pour la patience de Bérénice – pourquoi aussi avoir choisi des aiguilles du numéro deux ! – faisait les diminutions, « avançait » largement le petit paletot qui prenait forme. Et Bérénice s'apaisait, se détendait, s'étirait enfin comme un jeune chat heureux.

Aujourd'hui, elle est lovée comme un animal blessé sur son lit inconfortable. Elle est comme exsangue, vidée de cette vie qu'elle a donnée, ou plutôt, qui s'est taillé douloureusement son chemin à travers elle...

Le bébé pleure, pleure sans cesse. Il a tété pourtant vingt minutes plus tôt. Elle attire à elle la petite nacelle de verre où a atterri cet extra-terrestre et elle le prend dans ses bras. Il se blottit en elle, au creux de son ventre, il cherche son regard, s'accroche à lui : pour la première fois, elle répond et susurre : – Bonjour Chloé.

Elles se bercent longuement.

Chapitre 2

On est venu nettoyer sa chambre. La serpillière s'est enroulée aux pieds du lit métallique et s'est accrochée quelques secondes dans les roulettes de la petite table de nuit. Tout bouge ici, tout est instable, étriqué et laid. On ne peut s'appuyer sur rien.

Elle a voulu se lever la nuit pour aller aux toilettes ; cela a été beaucoup plus difficile qu'elle l'aurait cru. Son corps meurtri répondait mal ; elle a dû s'appuyer sur la table de nuit qui a reculé traîtreusement...

Hugues ne sera pas là avant la fin de la semaine. Elle lui a parlé au téléphone tout à l'heure. Il essayait de tempérer son enthousiasme, mais il espère bien signer avec les Chinois avant son départ.

Non, c'est vraiment impossible pour lui de rentrer plus tôt et de s'absenter au milieu des négociations, cela serait très mal perçu par la sensibilité asiatique. Ce n'est vraiment pas de chance, ma Chérie, j'aurais tellement voulu être avec toi... Mais ce bébé était programmé pour la fin du mois prochain seulement !

Bérénice a un petit sourire absent. Elle aussi a tant aimé jongler avec les contrats, les plans, les bilans qui montrent des objectifs largement dépassés. Elle ajoute

à des compétences certaines, une séduction discrète et une opiniâtre envie de gagner. Sa décontraction apparente et son sourire enfantin ont souvent achevé l'adversaire qui avait imprudemment baissé sa garde.

Mais même si l'on essaie de tenir compte des aléas du marché, un bébé ne se « programme » pas.

C'est si loin déjà ce tourbillon constant qui s'alimente sans cesse : le coup de téléphone entre deux clients, tout en consultant les mails, les rendez-vous et les déplacements qu'il faut impérativement caser au dernier moment dans un emploi du temps déjà bien trop chargé... Et malgré tout, on y arrive et on a ce sentiment de vivre, d'être du bon côté, celui des actifs, des décideurs qui vont de l'avant.

Hugues et Bérénice s'étaient mariés juste après la remise du diplôme. Hugues avait déjà commencé une carrière prometteuse et, très vite, Bérénice avait su, à son tour, se faire apprécier. Elle n'avait rien à lui envier : ni la reconnaissance sociale, ni le salaire, ni les horaires, ni ce goût piquant et enivrant de la réussite qu'on sait pourtant précaire et facilement menacée.

Bérénice met les deux mains sur son ventre pour essayer d'apaiser ce vide douloureux en elle qui semble vouloir l'attirer dans sa béance... comme une chasse d'eau, se dit-elle en frissonnant ; elle rouvre les yeux pour essayer d'échapper à ce malaise glauque.

Le bébé qui venait de s'assoupir se remet à pleurer. Elle pense qu'il va se rendormir et, sans se lever, elle tire un peu vers elle le berceau qui pivote à peu près docilement et vient s'aligner contre son lit.

Loin de se calmer, le bébé pleure plus intensément, comme s'il y concentrait toute son énergie. Ces cris si particuliers résonnent en son ventre comme en une caverne : c'est insupportable.

Elle prend l'enfant qui se love en son creux. Elle ferme les yeux pour essayer d'écartier le malaise ; le bébé pleure de plus belle, se raidit et s'agite sur elle. Elle ouvre les yeux, appelle doucement « Chloé... Chloé... »

La toute petite fille s'empare de ce regard, y arrime le sien, s'abandonne souplement dans les bras qui l'accueillent avec maladresse. La déchirure de Bérénice se tait et elles s'endorment enfin.

– Madame, Madame ! Faut pas faire ça ! Vous pourriez la lâcher votre petite... ou l'écraser... Faut la recoucher, elle sera bien mieux et vous aussi !

Aussitôt les pleurs reprennent.

– Je n'en peux plus de l'entendre pleurer, c'est ça qui me met dans cet état ! Si elle était bien, calme dans son lit à côté, je serais bien aussi...

Ce n'est que le lendemain que Bérénice ose s'avouer qu'elle attend ces pleurs... Et même avec une certaine impatience. Quand elle sent contre elle le petit corps de Chloé, chaud et détendu, elle a l'impression d'être sauvée, d'avoir échappé à la noyade et de respirer en surface. Mais le danger rôde toujours.

Dès que s'approche désormais la menace nauséuse de la béance, elle prend son bébé, l'appelle doucement ; et Chloé la regarde, Chloé la berce, Chloé la console, Chloé l'apaise.

Chapitre 3

Hugues a été follement heureux de voir sa fille, d'autant plus qu'il a décroché les contrats chinois et qu'il devient responsable de tout le secteur Asie.

Bérénice allaite son bébé et Hugues a du mal à trouver une place entre elles deux.

Il annonce qu'il s'occupera du bain. Il s'en tire très bien la première fois et cela le rassure sur sa compétence de père... Mais ses horaires sont si irréguliers, il rentre si tard... Ce n'est guère commode. D'ailleurs, Bérénice ne semble pas y tenir vraiment...

Hugues voyage plus que jamais. Il revient fatigué et affairé, doit récupérer son décalage horaire à la maison avant de retourner au bureau.

Bérénice a beaucoup de mal à sortir de chez elle, on dit qu'elle se remet mal de sa grossesse.

Chloé reste petite et pleure toujours beaucoup, mais elle « pousse » bien comme on dit. C'est une petite fille très expressive qui pose gravement sur chacun ses grands yeux bleus avec une intensité qui en fait frémir plus d'un. Certains, sans même en avoir conscience, détournent vite le regard et se sauvent par le bavardage : « Qu'elle est mignonne ! Tu ne trouves

pas qu'elle a le bas du visage de Hugues ? ». D'autres se dégagent d'un rire en disant : « Eh bien, toi, tu sauras ce que tu veux ! »

Bérénice la regarde avec tendresse ; elle ne regarde plus qu'elle.

Comme Hugues est souvent en déplacement, elle a pris l'habitude de la garder dans son lit toute la nuit ; de toute façon, depuis quelques mois, Bérénice a du mal à dormir et elle dormirait plus mal encore si elle ne pouvait à tout moment voir Chloé.

Souvent dans la journée Bérénice sent la menace de ce vide qui l'attire et comme les pleurs de son bébé rouvrent en elle l'angoisse de la grande déchirure, elle a l'idée de ressortir la large ceinture de tissu souple que lui a offert sa belle-mère pendant sa grossesse. Elle n'a jamais voulu la porter.

Elle la passe sur une épaule et la noue solidement à la taille. Elle cale Chloé tout contre elle et, bien installée dans son hamac rouge, la petite vit chaque instant avec elle et ne pleure plus.

Cette façon de faire suscite bien des critiques et quand Chloé a passé ainsi plus de cinq mois, chacun s'accorde pour dire que cette attitude n'est pas raisonnable.

Certains s'inquiètent pour Chloé.

Sa belle-mère lui offre un joli transat de bébé : « Voyez comme elle sera bien... et puis, vous serez plus libre aussi. Essayez de la régler un peu. La nourrir comme ça, constamment, à la demande, c'est un esclavage... et elle va devenir plus capricieuse encore. Regardez, elle pleure dès que vous la posez ! Laissez-la pleurer un peu, c'est normal qu'un bébé pleure ! »

D'autres s'inquiètent pour Bérénice.

Les amis sont venus voir le bébé avec un petit cadeau et ils se désolent de ne plus reconnaître la Bérénice dynamique, drôle, pétillante, qu'ils ont connue. Comme ils ne sont pas prêts à s'appesantir sur les problèmes du premier âge, ils retournent vite à leur travail. Les plus fidèles essaient de la secouer avec un humour qu'elle trouve abject.

– Enfin, Bérénice, tu n'es pas une mama africaine ou une femelle babouin !

Ils ne comprennent pas quand elle annonce qu'elle prolongera son congé de maternité par un congé parental... dans un premier temps.

– Tu devais devenir chef de projet, on ne t'attendra pas, tu sais !

D'une voix lisse et sans émotion apparente elle répond : « Je sais, mais Chloé a besoin de moi. ».

Hugues a dit qu'il respectait le choix de sa femme.

Elle semble très loin d'eux désormais ; les amis abandonnent ce débat et reprennent la conversation avec Hugues qui parle avec une compétence nouvelle du marché asiatique.

Pauline, son amie de lycée, est restée plus proche. Elle prend très au sérieux son rôle de marraine et se préoccupe vraiment et de Chloé et de Bérénice... Lectrice assidue des pages « psy » des magazines, elle essaie doctement de la raisonner : « Le cordon ombilical est coupé, tu n'as pas le droit de faire comme si cela n'avait pas eu lieu. Chloé est toujours tournée vers toi, elle étouffe ! Mets-la dans une poussette, tourne-la vers le monde. Il faut qu'elle soit indépendante ! »

Bérénice n'est pas insensible à ces arguments qu'elle sait bien intentionnés et pas biaisés. Elle

imagine effectivement cette seconde « mise au monde », mais viscéralement aussi, elle sent que l'heure n'est pas encore venue. Chloé est trop fragile, elle a trop besoin d'elle encore.

Chapitre 4

Quand le médecin dit à Bérénice qu'il fallait absolument qu'elle s'arrête et qu'elle reste couchée le plus possible, elle avait d'abord été contrariée et un peu vexée. Elle avait l'habitude de tout mener de front et elle pensait porter ce bébé sans ralentir sa course et sans modifier ses activités jusqu'à la naissance... Et celle-ci ne devait pas arriver avant quatre mois ! Elle eut l'impression qu'on lui faisait une mauvaise farce, un croche-pied qui la laissait le nez sur le pavé tandis que les autres continuaient à filer vers le but.

Dans un second temps, elle avait reconnu cette fatigue sourde qui trahissait son énergie et la privait de la jouissance de cette hyperactivité qui se crispait alors en contractions douloureuses dans son ventre ; et c'est avec une certaine satisfaction qu'elle envisagea cette nouvelle vie en faisant d'autres projets.

Après une matinée sagement allongée, elle avait le droit de faire une petite sortie de deux heures. Elle pourrait reprendre contact avec ses amis et visiter quelques « expos ».

Les journées étaient longues et elle se sentait revivre quand Hugues rentrait. Il travaillait sur de nouveaux projets de contrats avec la Chine et elle était heureuse de suivre ses approches. De son côté, quelques mois avant son départ, elle avait déjà souligné cette nécessité d'adapter leurs produits au marché chinois. Tôt ou tard – et il valait mieux y être très tôt ! – chacun devrait tenir compte de cette manne de consommateurs nouveaux qui allaient modifier les cibles du marketing.

Peu à peu néanmoins elle perdait pied... insensiblement d'abord, puis plus nettement. Elle écoutait Hugues mais ne participait plus avec la même vigueur aux échanges. Les mots semblaient s'être dégonflés : tous ces termes déconnectés de leur ordinateur s'étaient affalés grotesquement sur sa chaise longue comme des baudruches vides et informes. Ce monde-là perdait de sa réalité, devenait virtuel.

Bérénice s'était aperçue que la visite d'expositions la fatiguait trop. Tous les copains travaillaient et ils écourtaient les petits bavardages amicaux, happés par d'autres nécessités.

Les journées s'allongeaient. Le passage du trop plein au presque vide était déstabilisant.

Bérénice se souvint d'un joli modèle qu'elle avait vu dans la vitrine du « Petit Faune » et elle voulut commencer un tricot. Grande aventure ! Tout son art se limitait à l'écharpe au point mousse qui était depuis nouée au cou de son gros ours en peluche. Elle l'avait encore revue à Noël, chez ses parents, sur le lit de sa chambre d'autrefois.

Elle avait acheté des aiguilles et une laine douce et fine. Elle n'avait pas trouvé la nuance de bleu lavande

qu'elle cherchait et s'était rabattue sur un blanc ponctué ça et là d'une touche gris perle.

Elle ne se souvenait plus de la façon de monter les mailles pour commencer le tricot.

Elle téléphona à Ariane ; depuis son quinzième anniversaire, elle avait affecté d'appeler sa mère par son prénom et cela lui semblait aujourd'hui parfaitement naturel.

Bien sûr, Ariane était disponible.

En effectuant le trajet assez court qui la séparait de la maison de sa mère, Bérénice se fit la remarque qu'elle ne s'était pas trouvée seule en tête à tête avec Ariane depuis des années. Sans doute l'avait-elle plus ou moins volontairement évité. Bérénice ne voulait pas être une femme à l'image de sa mère et elle s'était lancée avec joie et succès sur des chemins qu'Ariane ne connaissait pas. Elle n'avait pas envie de rendre de comptes et Ariane voudrait sans doute encore la ramener à la prudence et à la mesure. Tout cela était mortellement ennuyeux et stérile et elle s'était arrangée pour ne pas se trouver dans cette situation. Au demeurant, il y avait entre elles une tendresse certaine et elle la voyait assez souvent, avec plaisir, aux différentes fêtes de famille.

Ses frères aussi avaient gardé le goût des retrouvailles familiales et on était rarement moins de douze, et souvent beaucoup plus, à la table de Pierre et d'Ariane. Cette dernière était toujours auréolée de petits-enfants et de soucis domestiques. En général, les jeunes couples se regroupaient en haut de la table, heureux comme des collégiens en récréation. Clément et Hugues rivalisaient dans les bons mots et avaient de vraies qualités de boute-en-train. Emmanuel était

un pince-sans-rire imperturbable. Olivier retrouvait d'emblée une complicité particulière avec sa sœur et les rires fusaient de toutes parts. On s'abandonnait au plaisir de la détente et des menus qu'Ariane soignait toujours, attentive aux goûts de chacun. On la laissait faire un peu lâchement, lui abandonnant les petits-enfants et les tâches ménagères. C'était son plaisir !

Bérénice n'avait aucune envie de s'emprisonner dans la cuisine. Elle mesurait toute la différence entre sa vie et l'étroitesse de celle de sa mère qu'elle jugeait avec une condescendance affectueuse et un peu apitoyée.

Elle poussa la grille qui était ouverte, puisqu'on l'attendait. Le petit pavillon de banlieue découvrit ses pierres de meulière, ses volets bleu lavande – ce goût du bleu, Bérénice reconnut qu'elle le partageait avec sa mère – sa pelouse fraîchement tondu et la courbe de ses pas japonais qui menait au petit perron. La glycine était de plus en plus envahissante, remarqua Bérénice, et elle songea avec reconnaissance que cette année encore Ariane avait réussi à retenir le bras de Pierre qui ne l'avait pas taillée.

Tout alla très vite et tout fut infiniment simple. Ariane avait déjà préparé le thé et coupé « LE » gâteau au chocolat, le seul digne de ce nom ! Comme d'habitude, la cuisson était parfaite : le cœur restait délicieusement tendre et fondant. Bérénice ferma les yeux pour mieux analyser la subtilité des saveurs.

Avec la même recette, les siens étaient toujours un peu plats et trop cuits. Elle avait bien essayé de réduire le temps de cuisson, mais le gâteau restait liquide : il fallait bien le remettre au four, le temps d'avancer quelque tâche : On ne pouvait quand même

pas passer sa vie à la cuisine ! Aussitôt, le traître se mettait à cuire beaucoup plus vite et beaucoup trop...

Temps de cuisson ou emploi du temps, le temps, c'est bien la grande question !

Bérénice chercha des yeux la grande horloge qui tenait trop de place dans le petit salon. Elle avait scandé le temps de la maison où Pierre était né et il n'avait pas voulu s'en séparer. Elle avait fasciné Bérénice, qui, toute petite grimpait sur une chaise pour la toiser. Elle regardait par « sa fenêtre » et observait le cadran émaillé. Sur le pourtour, on avait commencé à bien aligner des bâtons : un, puis deux, puis trois et puis après, c'était le fouillis, les bâtons étaient mis n'importe comment et mélangés avec des croix et la lettre « V ». Bérénice, qui n'avait pas quatre ans, connaissait bien cette lettre qui sert à écrire : « VITE ». D'ailleurs, elle savait quasiment lire – elle ne supportait pas qu'on lui cache le sens des mots qui racontent des histoires ! – Il y avait deux aiguilles pointues, une grande et une petite, qui se poursuivaient sur les bâtons, et même quand elles s'étaient rattrapées – Bérénice en avait été témoin plusieurs fois – elles continuaient à courir !

Mais ce qui l'intéressait surtout, c'était le dessin, au centre du cadran, c'est lui qu'elle voulait voir de près : un vieillard gloutonnement attablé s'apprête à manger son enfant... et il paraît même que ce n'est pas la première fois ! Bérénice a demandé des renseignements à sa mère, c'est elle qui le lui a dit, et elle sait que l'ogre s'appelle Cronos, ou Saturne. Elle est debout sur la chaise pour être aussi grande que lui et elle le regarde bien droit dans les yeux, sans ciller.

Elle sait aujourd'hui qu'il est l'image du temps qui passe et qui engloutit tout. A-t-elle encore la même

assurance frondeuse face à lui ? Elle n'a plus envie de le défier, elle préfère suivre, plus bas, le ventre rond du lourd balancier de cuivre qui va et vient, sans hâte.

Ariane a suivi son regard et elle murmure : « J'ai souvent pensé que le temps chronométré sur le cadran par Saturne était celui des hommes... Les femmes se retrouvent mieux dans le bercement du balancier qui rythme les longues patiences.

La patience n'est pas du côté de la mort comme on pourrait être tenté de le croire ; bien au contraire, elle est du côté de ce qui vit et de ce qui veut naître. Ne dit-on pas qu'une femme « ATTEND » un enfant... De même, tout ton jardin te parlera des promesses qu'il faut savoir attendre, mais on se refuse longtemps à l'entendre...

Les hommes, souvent, tournent en rond, de plus en plus vite sur le cadran ; ils essaient de rentabiliser le temps, de le maîtriser. Le corps des femmes épouse les cycles du ciel et de la terre et elles apprennent un jour ou l'autre que le temps est un cadeau que l'on reçoit. On ne peut fermer ses mains dessus pour s'en emparer, on ne peut que les ouvrir pour l'accueillir avec reconnaissance... »

Bérénice n'en revient pas... elle n'a jamais entendu Ariane parler ainsi, elle ne sait quoi penser, ni des mots prononcés, ni de son auteur... Elle sait seulement qu'elle est bien ici, et elle, qui porte un enfant, se met à regarder avec un œil neuf celle qui la porta.